

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 13

Artikel: Un domaine sera vendu
Autor: Gaudard, Francis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224503>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

du pas de l'homme satisfait, il s'en retourne vers les étables où son père lui cède bientôt la place au tabouret et le lait gicle, mousseux dans le « seillon »...

Les heures passent et le repas du soir déjà s'achève. Héribert enlève sa chemise, cure ses ongles. Maintenant penché sur le bassin de la fontaine, la tête recevant à plein jet l'eau fraîche, il se frotte vigoureusement la face.

Cependant les parents attablés parlent des fréquentations du fils. La mère essaye de les excuser, de les légitimer même. Mais le fermier n'est pas de ceux qui se laissent facilement influencer. Pour lui, Héribert est un autoritaire, une mauvaise tête et jamais. « au grand jamais » il n'autorisera ce mariage ! Il faudrait être fou ou saouil pour le faire !

— Du reste, ajoute-t-il, c'est dans son intérêt.

— Pas sûr, lâche le jeune paysan.

— Comment ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis que je suis libre de prendre la femme qui me plaît et ce n'est pas vous qui m'en empêchez.

— Eh ! bien oui, c'est moi, parce que je ne sais que faire ici d'une propre à rien, et ta damette en est une !

— Elle est peut-être aussi fortunée que nous.

— Possible, mais pour moi, l'avoir compte à partir de l'épaula ou bout des doigts. A quoi cela te servira-t-il d'avoir une femme qui t'apporte dix ou vingt mille francs et ne sache pas même faire ta soupe !

— Je dis pas ! Je dis pas ! Mais c'est pas le cas.

— Qu'en sais-tu ? On voit tout en rose pendant qu'on fréquente et puis ça change une fois marié. Allons ! Aie un peu de jugeotte, que diable !

— Il n'est pas question de changer d'idée maintenant. On s'est promis.

— Ah ! vous vous êtes promis, eh bien moi, je n'entends pas que ces épousailles se fassent, sinon tu iras manger ton pain ailleurs. Je commence à en avoir assez de te voir prendre des allures de maître ici. Je ne vais pas par trente-six chemins : ou tu quittes cette pédante et alors tu restes à la ferme ou tu la gardes et tu vas chercher fortune ailleurs ! réfléchis !

— C'est tout réfléchi. Je m'en irai.

Et saisissant son paletot, il s'enfuit. Les deux vieux fermiers, presque des vieillards se regardèrent consternés. Ainsi donc leur petit leur préférerait une femme, les abandonnant ainsi à la porte de l'hiver ! Pour aller où ?

Ils se prirent à pleurer...

Des jours, des semaines passèrent. Héribert travaillait maintenant chez un paysan de Conthey et pouvait tout à son aise, le dimanche, retrouver la Justine, sa promise.

Cela avait bien été au début et la fille du syndic, fière de la décision prise par son amoureux, s'était dépensée en amabilités, pensant que les Panchard reviendraient sur leur mise en demeure.

Mais le temps s'écoulait et rien encore n'était venu atténuer l'orageuse explication. L'amour c'est beau, mais il faut de l'argent, une situation du moins pour le faire s'épanouir. Or, Héribert n'avait plus rien de tout cela. Hors de la ferme, il devenait un simple ouvrier de campagne à cinquante francs par mois, nourri, logé et blanchi. Que faire avec cela ?

Mais, fine mouche, elle ne laissait encore rien transparaître de ce débat intérieur. Peut-être que le temps modifierait les choses, atténuerait la vindicte paternelle.

Puis ces illusions une à une s'éffritèrent. Le morne silence des fermiers de Crête-Longue était assez explicite, et ils avaient engagé deux nouveaux domestiques. Cela prouvait bien des choses.

Dès lors, elle afficha son véritable tempérament, disputant pour des riens, tant il est vrai que les femmes ont toujours deux caractères : celui qu'elles font voir et celui qu'elles ont en réalité.

Puis vint l'abbaye du tir ; il y eut bal au village et le fils Panchard arriva comme d'habitude chez le syndic, l'après-midi une fois son travail terminé. La Justine n'y était pas. Ahuri, ne comprenant rien à cette absence, il allait repartir quand il l'aperçut qui dansait là-bas sur la place.

Tout son sang reflua. C'était donc ainsi qu'elle le récompensait d'avoir abandonné ses parents : ah ! bien, elle apprendrait à le connaître !

Il bondit sur la place, écartant à coups de coudes les danseurs. Puis rivé au plancher, le regard fixé sur la Justine, il dit :

— Que fais-tu là ?

Elle, dédaigneuse, hausse les épaules et avec un brin de moquerie dans la voix, répond :

— Ce que je fais ? Mais tu le vois bien, je danse et ce n'est pas toi qui va m'en empêcher, j'imagine.

— Pourquoi pas ?

— Eh ! bien, parce que je ne te reconnais aucun droit sur moi. Nous ne sommes tout de même pas encore mariés. Et si tu n'es pas content tu n'as qu'à aller ton chemin.

Ils étaient maintenant près de la buvette. La danse avait repris. On ne faisait plus attention maintenant à cette querelle d'amoureux. Les avait oubliés. La joie reprenait ses droits.

Lui, haletant, la poitrine gonflée de rage contenue, ne sait plus quelle contenance prendre tant il est agacé d'avoir été si indignement trompé. Elle, au contraire, semble se jouer de cette douleur qu'elle avive encore par son attitude de reine outragée. Ils se défont presque.

Puis Héribert redresse le torse, semble reprendre possession de lui-même et... brusquement s'en va laissant toute pantoise la fille au syndic « qui n'en croit pas ses yeux ».

Les Panchard ne forment à nouveau qu'une seule famille, plus une encore qu'apparavant, car le fils ne pense plus à ces « fabioleries d'amourettes ».

Et ne tentez pas de lui vanter les mérites d'une femme si belle ou bonne soit-elle, car invariablement vous vous attireriez cette réponse :

— Fiche-moi la paix avec cette engeance ! Ça ne vaut pas la corde pour se pendre !

Joseph Décaillet.

Rayon d'art. — Chose entendue. Au « rayon d'art » d'un grand magasin de la rive gauche, une dame armée d'un face-à-main tombe en admiration devant un tableau tout encadré. Sur un fond bleu, six danseuses roses sont figées en des poses conventionnelles.

La dame demande le prix. Elle l'accepte... Mais elle voudrait — naturellement — un « pendant » à cette œuvre d'art. Le vendeur, empressé, fouille dans le casier « danseuses » et sort une toile de même taille, au cadre semblable, où l'on voit, sur un rideau gris, deux ballerines peintes avec minutie.

— Comme dimension, ça irait, dit la dame ; seulement, six danseuses d'un côté, deux de l'autre, ça manquera d'équilibre !

— Oui, réplique le vendeur, tenant les chefs-d'œuvre à bout de bras, comme pour les soupeser ; mais de ce côté-ci, elles sont bien plus grosses !

MÉDECINE

INDEPENDAMMENT des braves gens qui viennent chez le pharmacien demander une portion pour une potion, de l'absolution pour de la solution, du baume de poils de coq pour du baume Opodeldoch, de la colle crème, pour du cold cream, de l'eau de malice pour de l'eau de Mélisse, de l'huile Henri V ou de l'huile d'hérison pour de l'huile de ricin, des forcicules de séné pour follicules, du sirop de saleté pareille pour salsepareille, du sang de dragon pour sandragon, de l'examen de contrat pour semen-contra, de la surface des Indes pour du sulfate de zinc, de la peinture idiote pour teinture d'iode, de la basilique bourriquée pour vaseline horiguée, il y a ceux qui viennent, faisant complaisamment les commissions de leurs voisins, avec des bouts de billet conçus dans ce genre : Une ceinture de chaos de choux, de l'or-

dure de pot-assomme, de l'eau d'anon, pour du Laudanum, du lierre Thérèse, pour lierre terrestre, de longs gants de six trains pour onguent citrin, de l'argot de seigle pour de l'ergot de seigle. Il en est qui demandent de l'essence de poturon pour des semences de potiron, du père Amidon pour du pyramidon, du choral pour du chloral. D'autres disent : Je me suis déplacé un tendron pour un tendon. Un médecin m'a raconté que l'un de ses clients, auquel il venait de déclarer : « Vous avez une angine couenneuse », était devenu rouge d'humiliation et de colère et lui avait répondu : « Moi, je ne vous ai jamais manqué de respect, docteur, et ce n'est pas une raison parce que vous êtes plus instruit que moi, pour me considérer comme une couenne. Je n'en suis pas une. J'ai de l'angine, c'est possible, puisque vous me le dites, mais pas celle dont vous parlez ; non, Monsieur le docteur, non. »

La médecine a bien ses petites gaités : c'est ainsi qu'une inflammation du péritoine devient quelquefois une déflagration du père Antoine, un homme sanguin, un homme sanguinaire, etc.

En lisant cette énumération fantaisiste, vous avez peut-être souri avec incrédulité, j'en ai passé et des meilleures ; demandez à votre pharmacien et vous verrez.

Patar.

Opération financière. — Par une chaleur écrasante, deux juifs marchent d'un village à l'autre. L'un porte une pesante fourrure dont il est fort incommodé.

— Est-ce que tu peux me prêter cinquante francs ? demande-t-il à son compagnon de route.


— Jacob, ne te fâche pas, je te prêterai cinquante francs si tu peux me donner un gage.

— Prête-les-moi sur ma fourrure, mon cher Lévy.

— Très volontiers.

Jacob prend les cinquante francs. Lévy prend la fourrure et, arrivé à destination, Jacob dit à Lévy : — Voici tes cinquante francs, rends-moi ma fourrure !

UN DOMAINE SERA VENDU

 N'a su l'histoire que le soir, à la pinte. Ils étaient là quatre ou cinq — tous jours les mêmes — qui buvaient leurs décrets, quand le syndic a déclaré en baissant la voix, comme pour une mauvaise nouvelle : — Alors, paraît qu'on va vendre la ferme aux Bolomey...

Les quatre ont eu un saisissement. Bien sûr, on savait que Bolomey ne faisait pas ses affaires ; mais on ne pensait pas que c'était à ce point. Et tout de suite, la *Feuille des Avis officiels* qui annonçait la chose a circulé entre les tables : « ...Mercredi prochain sera vendu par ordre, le domaine Bolomey comprenant... »

Suivait toute l'énumération. Le soir, les hommes ont raconté ça à leurs femmes. Et le lendemain, naturellement, tout le village le savait.

Puis, le jour de la vente est venu. Le cœur étreint d'une peine inexprimée, Bolomey a voulu fuir dans la campagne vide pour ne pas voir « ça ». Les gens qui l'ont rencontré ont dit qu'il avait l'air tout chose.

Pauvre bougre...

Il répétait : « En route », mais ne pouvait se décider à partir. Les tuiles de sa ferme miroitaient au fond du val, à travers les branches. Et partout, sur le versant de coteau, il revoyait ses cultures, ses sillons, ses haies vives. Là-bas, les rigoles creusées par lui le dimanche matin, avant le culte, pour l'écoulement des eaux de pluie ; et le taillis défriché ; et les deux grands herbages, juste cause d'orgueil. Son père avait été réduit à les envier... mais lui — lui — il en était le propriétaire. La dot de sa femme les avait payés, et pas cher encore. Nulle part ailleurs, le bétail ne prospérait pareillement ; il était rare de trouver une exploitation en meilleur état. Pas un buisson, pas une motte de gazon où il n'eût sué, où il n'eût joui, dans ce labeur cupide et passionné qui fait du paysan l'amant et l'esclave de son coin de terre.


Le soleil, perçant une voile de nuées grises, éclairait vivement la grande butte. Il se souvint de cet effet de lumière pour l'avoir observé cent fois, et murmura, sans y prendre garde: «Bon, le vent va sauturer au nord.»

Son regard courut sur toutes les ondulations du sol. Il reconnaissait les feuilles, une racine surplombante, une pierre fendue. Et dans cet état d'amour inconscient né de la contemplation, il oubliait la ferme familiale pour saluer, avec un serrement de cœur, la campagne souriante. Tous ses souvenirs défilaient, de la prairie au guéret, comme de vieux camarades escortant l'enfant du village qui s'exile...

Une pensée fit soudain trembler sa grosse main noueuse. Au même instant, des gens foulaient la cour de sa ferme en supputant le prix de ses choses à lui. Une colère bruque et violente l'envahit soudain contre le sort mauvais qui permettrait cette chose. Il tendit un poing rageur vers l'horizon. Mais seule, la bouleversante splendeur d'un couchant de mars barrait cet horizon-là.

Et Bolomey s'en fut vers un lendemain sans espoir et sans possibilités. *Francis Gaudard.*

PROVERBES

 N a une quantité de vieux proverbes sur mari et femme, et bien qu'il y ait une foule de gens aujourd'hui qui prétendent que les vieux proverbes sont démodés, il y a cependant de railleuses vérités dont la mode est éternelle.

Dans tous les cas, ces proverbes ont pour eux la concision et la clarté, ce qui est quelque chose par le temps qui court.

Que dire, par exemple, contre ceux-ci, éternellement vrais et contenant tant de choses en si peu de mots:

*Qui mal se marie
Tost se marrie.*

*Incontinent qu'ils sont mariez,
Les oreilles leur pendent d'un pied.*

*Femme fort belle,
Rude et rebelle.*

*Femme prudente et bien sage
Fait l'ornement du mesnage.*

*Qui a femme de bien
Vit toujours bien.*

*Beauté de femme n'enrichit l'homme.
La femme ne doit porter teste en mesnage.*

*A mari sans botte
Sied femme à culotte.*

LE FEUILLETON



A côté du bonheur.

— Juliette, dit-elle, à combien pariez-vous que je devine à quoi vous pensez.

— Eh bien ? dit Juliette.

— Vous vous disiez: Comme on sera heureux, Lucien et moi, quand je pourrai le dorloter à mon idée.

— On voit que vous avez passé par là dit Juliette, riant à son tour.

— N'est-ce pas ?... où est-elle, la maman ?

— A la cave, en train de dégermer des pommes de terre.

La jeune femme sembla hésiter un instant.

— Croyez-vous, dit-elle, qu'elle soit toujours disposée à se retirer pour vous laisser la place ?

— On n'en a pas reparlé, mais c'était décidé.

— Eh bien, que ce soit Lucien, que ce soit la mère qui vous parle, tenez ferme pour ce qui a été décidé.

— Mais, c'est sûr, Lucien n'a pas changé d'avis.

— Vous savez, Lucien est le plus gentil, le meilleur garçon que je connaisse, mais il n'a jamais résisté à sa mère.

— Mais..., dit Juliette inquiète.

— Mon idée, continua la jeune femme, c'est que ça me paraît incroyable que la mère consente à tout laisser ici pour venir se mettre sous ma patte, parce qu'elle sait bien que je ne lâcherai pas une épingle dans mon ménage... Si vous étiez une luronne dans mon genre, je ne m'inquiéterais pas de vous, mais quand même vous avez l'air assez gendarme, je suis sûre que vous vous laisserez rouler, et, en tous cas, que vous prendriez tout à cœur... Elle est assez tirée, votre tisane, allons la porter à cette pauvre Suzanne.

XVI

Dans l'après-midi du jour suivant, Juliette rentra chez elle. Suzanne n'avait plus de fièvre, dans peu de jours elle serait guérie. Henriette viendrait de temps en temps lui tenir compagnie, il n'y avait plus de raison pour rester. Pendant le dîner, Lucien avait, assez timidement, parlé de reconduire sa fiancée en char. Mais Mme Givray s'y était nettement opposée à cause d'un travail pressant ou qui lui paraissait tel. Le jeune homme, après le dîner, suivit Juliette qui allait dire adieu à Suzanne. Côte à côte, ils montaient l'escalier de bois qui craquait sous leurs pieds, et Lucien avait passé son bras autour des épaules de la jeune fille.

— C'est trop bête de ne pas pouvoir t'accompagner, dit-il, attends à ce soir, pourquoi veux-tu absolument t'en aller à présent, qu'est-ce qui brûle ?... te voilà tout d'un coup comme si le feu était au lac. Juliette s'arrêta, hésita. Elle ne savait pas au juste elle-même pourquoi tout à coup elle avait une telle hâte de s'en aller.

— Reste jusqu'à ce soir, Juliette, la vie est tout autre quand tu es là.

— Eh bien, dépêche-toi de faire ces réparations qu'on puisse se marier... As-tu été chez l'entrepreneur ce matin ?

— Non... non, la mère veut que j'attende quelques jours, je ne sais pas au juste pourquoi.

— Quel fils obéissant tu es ! dit Juliette en souriant.

Elle regardait, tout près de sien, le beau visage de son fiancé, et elle avait envie de le prendre dans ses deux mains pour l'embrasser comme celui d'un bon petit garçon. Il avait un peu rougi.

— Tu comprends, la mère est jouissante, je n'ai pas grand-chose à dire ici.

— Pauvre Lucien, fit-elle tendrement.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa passionnément.

— Reste jusqu'à ce soir, Juliette.

Elle eut la tentation de céder, puis secoua la tête.

— Non, mais tu viendras bientôt.

— Penses-tu !

Juliette partit donc seule, après avoir échangé avec sa future belle-mère, des adieux qui ne témoignaient pas d'une tendresse exagérée. Le temps était nuageux et doux comme ces journées de mars qui préparent le printemps. Le vent presque tiède, venait du lac dont on entendait la rumeur. Dans les champs, il n'y avait personne. La nature était très triste, et la jeune fille qui cheminait seule était triste aussi. Une vague inquiétude, une sorte de lassitude l'avaient saisie. Elle évoquait le visage de Lucien, qu'elle venait de quitter, et elle ne le retrouvait pas. Elle voyait ses traits, pourtant, ses yeux gris si doux et si souvent tristes, ses cheveux dressés en brosse sur un front haut, son nez fin et droit... mais elle ne retrouvait pas son expression, ou plutôt, elle le voyait avec une expression indécise et craintive qu'elle ne lui connaissait pas en réalité.

— Mon pauvre Lucien, se dit-elle, mon pauvre Lucien, je crois qu'il a peur de sa mère... d'ailleurs, ce n'est pas étonnant... quelle femme !

En arrivant à la maison, un moment plus tard, elle se laissa tomber sur le banc de la cuisine avec une exclamation de plaisir.

— Ah ! qu'il fait bon chez nous ! comme tout est propre et joli et gai.

— Tu trouves ? dit Mme Destral qui avait

reçu sa fille avec un sourire heureux, c'est pourtant bien vieux chez nous, et la maison Givray est bien plus belle.

— Pas si propre.

— Est-ce que tu ne t'es pas plue là-bas ? demanda Mme Destral un peu inquiète... Lucien est portant bien gentil.

— Lucien !... il n'y en a pas un second dans le canton comme lui, mais c'est sa mère !... il n'y en a pas non plus une seconde comme elle.

— Ma pauvre Juliette, heureusement que tu ne vivras pas avec elle.

— Eh ! quelle horreur ! autant vivre avec le diable et ses cornes.

Lucien ne vint pas le dimanche suivant. Il expliqua, par lettre, qu'il avait dû se rendre à l'enterrement d'un parent éloigné qu'il ne connaissait pas, à l'autre bout du canton. Il n'était rentré qu'aux environs de minuit, il viendrait un soir de la semaine... Toute la semaine s'écoula sans lui, mais il vint le dimanche suivant. Il semblait plus triste que de coutume, et si distrait qu'il oubliait de parler et de répondre quand on lui parlait. Il semblait d'ailleurs avoir quelque chose à dire, commençait parfois une phrase énigmatique qu'il n'achevait pas.

— Etes-vous malade, Lucien ? demanda Mme Destral.

Oui, il avait un peu mal à la tête. Il s'en alla de bonne heure, et laissa tout le monde sous une impression de malaise. Le lendemain déjà, cette vague inquiétude prit corps. Il vint une lettre de Lucien. (Lucien écrivait beaucoup plus facilement qu'il ne parlait.) Il disait que sa mère, tout à coup, avait changé ses dispositions. Elle ne voulait plus entendre parler d'aller vivre dans sa propre maison, chez Henri, et tenait mordicus à rester où elle était, pour embellir de sa présence la vie des jeunes époux. Lucien, humblement, et en termes attendrissants, demandait à sa fiancée d'obtempérer à ce juste désir.

Pâle et indécise, Juliette restait là, la lettre à la main.

(A suivre).

Louise Musy.

Bourg-Cinéma-Sonore. — Harold Lloyd. Fidèle à ses traditions le cinéma du Bourg passe pendant la semaine de Pâques un véritable spectacle de famille auquel les enfants peuvent assister non accompagnés en matinée, soit le dernier film de Harold Lloyd: «A la Hauteur». Harold Lloyd est à la fois le scénariste, le réalisateur et l'interprète de «A la Hauteur». Jamais ce grand artiste n'a possédé pareille maîtrise de tous les moyens, la sobriété de son jeu, le naturel de ses expressions, le mélange de naïveté, de roublardise ingénue, d'audace candide qui l'anime, tout concourt à provoquer chez le spectateur la joie, le délassement, la détente qu'il recherche au milieu de ses préoccupations. Harold Lloyd, délicieux hurluberlu et sa partenaire Barbara Kent au sourire si doux, nous fournissent une fois de plus une adorable histoire d'amour mêlée d'innombrables éclats de rire. — Dimanche: matinées à 14 h. et 16 h. 15. — Baisse dans les prix des places.

GRAINES

potagères,
fourragères,
et de fleurs
de 1^{er} choix



Adressez-vous à
Michel GLOOR
Grainier
Av. Beaulieu 5, Lausanne
(Vers la place Chauderon)

Plants de pommes de terre sélectionnées

de provenance Hollande, Pologne, Allemagne seront livrés aux meilleures conditions par la maison

F. CRISTIN-BURNIER, « Le Chalet », RENENS-Gare
Tél. 39.147

Pour la rédaction
J. BRON, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.